

ÊTRE PÉGUUYSTE DANS LA CITÉ

François BAYROU, René DOSIÈRE, Alain FINKIELKRAUT,
Jacques JULLIARD, Jean-Pierre SUEUR, Éric THIERS

Éric Thiers

Comment être péguyste dans la cité ? Telle est la question à laquelle chacun des participants à cet échange aura à répondre. Au-delà de l'itinéraire contrasté d'un Péguy que l'on peut qualifier à la fois de socialiste, anarchiste, conservateur, nationaliste ou patriote, chrétien, républicain, il s'agit de s'interroger sur la manière dont sa pensée peut concrètement inspirer chacun d'entre nous dans la cité, celle d'aujourd'hui. Quel est le sens de l'engagement péguyste *hic et nunc*, si tant est que le terme même d'« engagement péguyste » ait un sens ? C'est à des personnalités politiques et à des intellectuels que nous avons voulu poser cette question, eux qui, par leurs actions, leurs analyses, leurs discours, prennent leur part, souvent une grande part, au fonctionnement de la cité. C'est naturellement l'opposition entre mystique et politique, point d'orgue de *Notre jeunesse*, qui surplombe ce débat, car elle est aussi suggestive et structurante que stérilisante

si l'on n'y prend pas garde. Agir, ne pas agir, comment agir, jusqu'où accepter d'agir sans trahir ses idées, son idéal ? À chacun sa réponse, mais sans doute existe-t-il, au-delà des choix individuels, une manière commune d'être péguyste dans la cité.

François Bayrou

Au moment d'entrer dans cette salle, deux journalistes m'ont posé la question suivante : « Péguy est-il vraiment moderne ? – Si Péguy vous entendait ! leur ai-je répondu, c'est vous qui l'entendriez ou verriez l'explosion ! » Moderne, pour Péguy, c'est une injure, une dévaluation. C'est d'ailleurs une polémique qui m'a opposé il y a quelques années à Alain Minc, qui rangeait Péguy dans le camp du progressisme social. Je lui avais indiqué de manière un peu verte que si Péguy l'avait entendu il y aurait eu comme des étincelles...

Jacques Julliard

Et une bonne centaine de pages supplémentaires sous sa plume !

François Bayrou

Mais pour commencer, il faut partir d'une évidence un peu miraculeuse : il existe, dans la cité, des péguystes. Et ce qualificatif non seulement n'est pas récusé, mais il est même revendiqué, en tout cas par moi et quelques autres, dont ceux qui sont ici présents. Il ne s'agit pas seulement de revendications individuelles, mais d'un lien mystérieux entre ceux qui se reconnaissent, qui acceptent de se désigner comme péguystes et se croisent dans les couloirs de l'Assemblée nationale, du Sénat, des médias... C'est une identité commune, comme si quelque chose était né entre eux faisant d'eux les habitants

de la même maison. Dans *À nos amis, à nos abonnés*, en 1909, Péguy évoque « une société d'un mode incontestablement nouveau, une sorte de foyer, une société naturellement libre de toute liberté, une sorte de famille d'esprits sans l'avoir fait exprès, justement ; nullement un groupe comme ils disent ; cette horreur ; mais littéralement ce qu'il n'y a jamais de plus beau dans le monde : une amitié ; et une cité¹ ». Avant tout, et nous pouvons en témoigner, il existe une amitié et une cité. Je le crois et je le ressens profondément comme tous ceux qui sont péguystes. C'est là que commence le cheminement.

Il y eut d'abord un éblouissement de jeunesse, de lecteur, à l'âge de 16 ans. Dès lors, jamais Péguy n'a quitté ma table de chevet, au même titre que Simone Weil. Cette découverte a toujours produit en moi le même sentiment : un mélange d'enthousiasme et de frustration. À la lecture de Péguy, je découvrais en pleurant, au sens propre et lacrymal du terme – à 16 ans on a le droit de pleurer pour des rencontres uniques –, que ce que j'aurais voulu écrire l'avait déjà été. C'est enthousiasmant et rassurant : on se dit que l'on n'est pas seul. Je suis persuadé que beaucoup des lecteurs de Péguy ont éprouvé ce sentiment en le lisant : celui de n'être pas seul. Mais devant ces pages uniques et inoubliables, comment ne pas ressentir aussi une terrible frustration alors que l'on est adolescent et qu'on rêve d'écrire.

Il existe assez peu d'amitiés ou de cités forgées à partir du nom d'un écrivain. Pour Hugo ou Proust, on éprouve de l'admiration, mais pas le sentiment que s'incarne ainsi en eux le choix d'un chemin. Je me souviens que j'ai eu un jour une dispute avec Alain-Gérard Slama parce que j'affirmais que Péguy était extraordinairement drôle – j'ai même déposé, il y a très longtemps, un sujet de thèse sur le rire de Péguy. Son œuvre est parcourue d'humour, d'ironie, de sarcasmes. En lisant par exemple *De la grippe*, on est secoué par une houle intérieure, par le rire que suscite cette écriture, cette pensée. Et c'est un secret que partagent les péguystes car trop souvent l'on croit que Péguy est ennuyeux. Or, la force de Péguy est de déshabiller le réel de toutes ses conventions.

1. *À nos amis, à nos abonnés*, CQX, 13 (20 juin 1909), OPC II, p. 1276.

Je m'inscris en faux contre l'idée que Péguy aurait, au long de sa vie, profondément changé, que sa pensée aurait connu des métamorphoses, des abandons. Jamais je ne l'ai perçu ainsi. Au contraire, il me semble que sa vie et son œuvre sont marquées par une très grande fidélité aux piliers de la maison, au prix d'un profond épanouissement intérieur. J'ai toujours ressenti Péguy qui, à 40 ans, se voit en « homme fait » alors qu'il est encore jeune, comme un homme qui avait abandonné une part de lui-même. Il invite à ne pas hésiter à affronter les puissants, quelle que soit la puissance des puissants et même s'ils furent des amis d'hier ou d'avant-hier. Péguy a cette faculté vitale de ne rien rabattre de ce que l'on croit essentiel, y compris contre ceux qui étaient vos amis la veille encore. Il a cette capacité à se fâcher avec la moitié du monde et, le jour suivant, avec l'autre moitié. Et chez les péguystes authentiques existe une propension, parfois excessive – je parle également pour moi –, à ne pas hésiter à braver les convenances, les interdits du conformisme. C'est l'expression de ce que le péguysme porte en lui-même : la suprême liberté d'engagement, celle de ceux qui n'abaissent jamais le drapeau pour quelque avantage que ce soit. C'est infiniment précieux dans le monde dans lequel nous vivons où règne le matérialisme, ce monde marqué par l'avidité, celle de posséder des biens mais aussi de bénéficier des dignités, des galons, des « chapeaux à plumes ». Dans le péguysme, tel que je le vis, prévaut cette volonté de conserver cette ligne de conduite fondée sur l'engagement au service de ce que l'on ressent comme étant l'essentiel.

Le plus frappant chez cet homme de 27 ans en 1900 est cette vision de ce que sera le xx^e siècle qui s'ouvre, cette lucidité sur ce qui va asphyxier tout ce siècle. Il en a la vision avec une force de pénétration incroyable. On peut tout reprendre : ce que sera la sociologie, l'envahissement de la pensée universitaire, les réseaux du monde intellectuel. Tout le xx^e siècle est diagnostiqué à sa naissance même par ce jeune homme qui n'a rien d'autre à sa disposition que l'infinie créativité de sa plume qui court sur le papier. Et c'est bouleversant de force, d'originalité et même d'unicité. Ce premier mouvement se poursuit.

Péguy voit tout et le dénonce sans craindre d'affronter aucune puissance. Son regard extraordinaire lui donne la capacité de prendre les événements et les hommes à la plus haute dimension qu'on puisse leur accorder. On pourrait citer bien des exemples. Prenons les pages célèbres consacrées à Bernard Lazare, ce prophète. Il voit sa venue comme un événement ; il le perçoit dans sa pureté, comme si le monde venait de naître et qu'il avait devant lui l'un de ces prophètes d'il y a deux mille ans. « L'événement est sur nous. Il a le pas et le poil de la bête quaternaire », écrit Jules Romains, un contemporain de Péguy. C'est cette puissance qui restitue à l'événement désenchanté et aux hommes ordinaires l'enchantement et l'extraordinaire qu'un regard poétique peut y trouver. Alors, tout à coup, nous nous approchons de quelque chose d'unique qui nous touche tous.

Lorsque vous prenez le refus d'en rabattre au nom de l'essentiel face aux « grandeurs d'établissement », pour reprendre les mots de Pascal, aux puissances quelle que soit leur nature, lorsque vous voyez les hommes et les événements dans la dimension la plus haute qu'ils puissent acquérir, dans leur capacité poétique, prophétique et laborieuse – le même regard est porté sur Bernard Lazare et sur les rempailleuses de chaises –, les uns par le labeur probe, engagé, les autres par la puissance d'affronter les destins, lorsque vous avez cette incroyable foi que suppose une telle attitude de vie en face des pauvres créatures que nous sommes et des événements que nous vivons : c'est cela le péguysme.

Cela amène naturellement à une attitude de vie dont l'une des composantes essentielles est l'intransigeance. Les vrais péguystes sont intransigeants. On le leur reproche jour et nuit. Parce qu'ils considèrent qu'oser être grand même quand on est humble, oser être grand spécialement quand on est humble, est une revendication imminente de dignité. Ils ont tous en eux une part d'anarchie, de libertaire, de refus des moules. Péguyste, on est attaché à la nation, on est patriote, on croit que la France porte quelque chose de singulier, mais on est aussi dreyfusard. Le moule, c'est être nationaliste et antidreyfusard, ou antinationaliste et dreyfusard.

Lorsque Péguy confie à son ami Joseph Lotte qu'il est catholique mais au dernier rang dans la chapelle, et sans la communion classique – pour des raisons de tourments de conscience et de refus de rentrer dans les formes établies –, que le sentiment religieux relève de la foi plutôt que de la norme, de l'adhésion plutôt que du dogme imposé, vous voyez bien que tout cela décrit une vie souveraine, une liberté personnelle et une fidélité à ce que l'on est.

Le péguysme c'est, au nom de ce que l'on croit être essentiel, une absolue insoumission. Si on décrit cette insoumission comme une opposition aux puissances établies et aux réseaux, un sens de la dignité, de la grandeur des personnes, un goût unique de l'événement, on voit qu'il s'agit d'une attitude qui devrait être précieuse et souvent se perd, une attitude de citoyen. C'est le sentiment selon lequel il ne faut jamais baisser la tête ; il faut revendiquer sa place dans l'histoire éminente parce que l'on est humble, se sentir responsable de tout, de toute la maison, de toute la cité, de l'école, oser dire ce qu'en sont les dévaluations successives, qu'elles portent atteinte au cœur même de la cité. C'est là le plus haut degré de l'attitude civique.

Il existe des trotsko-péguystes, des républicains-péguystes, des démocrates-péguystes, des centro-péguystes – quelques-uns. De tous bords, ils se reconnaissent, nous nous reconnaissons. C'est notre affaire : la cité, la pensée, l'histoire. Il n'y a pas entre eux, entre nous, de différence de nature. Le marxisme est un système. Le péguysme n'est pas un système. C'est une maison de liberté et c'est une famille d'esprits par-delà même les frontières.

Jacques Julliard

J'ai rencontré Péguy en hypokhâgne lors d'une conférence sur le catharisme dans la littérature. À mon retour, je me suis plongé dans *Ève* et je ne l'ai jamais quittée. Quand je ne vais pas bien, je relis du Péguy. Toujours les mêmes textes d'ailleurs, que je répète comme une litanie. Je suis resté personnellement, affectivement,

intellectuellement – même si j'ai fait quelques sorties hors la citadelle – attaché à un quadrilatère : Péguy, Proudhon, Sorel, Weil. Je ne dis pas que l'on peut vivre exclusivement de ces auteurs ; mais il existe toujours une base arrière à laquelle on a besoin de se référer. François Bayrou a fort justement évoqué cette complicité, qui n'est pas toujours facile à traduire, de l'ordre de l'implicite, qui passe par l'insoumission. Il y a finalement une façon péguyste de s'entendre mais aussi de se disputer. François Bayrou, Alain Finkielkraut, tous ceux qui sont ici, sont péguystes. L'important n'est pas qu'il y ait encore des péguystes – il y en a de plus en plus –, mais c'est que la situation est devenue péguyste. Le monde actuel relève d'une lecture péguyste plus encore que le monde de Péguy. Et celui de demain encore davantage. Si nous sommes aujourd'hui réunis c'est que nous aimons beaucoup Péguy, mais c'est aussi parce que nous n'aurions pas cette lecture du monde si nous ne l'avions pas lu, si nous ne l'avions pas toujours auprès de nous. Nous en avons besoin.

Dans la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*², il écrit que, pour la première fois, les puissances spirituelles toutes entières sont refoulées non point par les puissances matérielles mais par une seule d'entre elles : la puissance de l'argent. Pour la première fois dans l'histoire du monde, l'argent est seul face à l'esprit ; pour la première fois dans l'histoire du monde, l'argent est seul devant Dieu. Ceci qui, dit à la veille de la guerre de 14, est peut-être exagéré est devenu totalement vrai aujourd'hui. Le monde intellectuel de Péguy est un monde où existe encore le pluralisme des valeurs ; elles coexistent et ne sont pas toujours compatibles entre elles. Comme Pascal avec les trois ordres de la chair, de l'esprit et de la charité, Péguy distingue l'ordre temporel et l'ordre spirituel. Péguy n'a jamais d'ailleurs méprisé le temporel, auquel se rattache par exemple la patrie. Ces deux ordres coexistent. Dans les sociétés anciennes, cette coexistence était la condition même de la liberté, et c'est ce qui est en train de disparaître dans le monde moderne. Péguy le décrit dans son plus grand livre dans l'ordre

2. *Op. cit.*, p. 1278-1477.

philosophique – *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*³ : nous acceptons que le temporel convoite du temporel. Or, aujourd'hui, cela n'existe plus. Toutes les valeurs temporelles ne sont pas fondées sur l'argent : la gloire ne l'est pas. Et Péguy n'a jamais méprisé l'argent, au sens où il peut être le nerf de la vie. Lorsque l'argent est du capital utilisé – il a lu Walras –, cela lui va. Il méprise l'argent lorsqu'il est ce « fric » ferment de la corruption même de la vie. « Au lieu que nous sommes véritablement gênés (bien qu'on commence à nous y habituer), quand au contraire c'est un intellectuel, et même généralement quand c'est un intemporel, quand c'est un professeur, quand c'est un magistrat (bien que ceux-ci, vraiment, nous y aient habitués plus que d'autres), même quand c'est un officier (militaire), bien que l'on fasse tout pour nous y habituer aujourd'hui⁴. » Le problème est l'extension de la domination de l'argent dans les domaines où il n'a que faire. Il y a une époque où l'argent permettait de faire du sport, de financer des œuvres d'art. Désormais, le sport, l'art, servent le plus souvent à faire de l'argent. Péguy dénonce la simonie, le trafic de valeurs spirituelles avec les moyens qui sont ceux de l'argent. Les libéraux ont pensé exactement la même chose car ils vivaient à une époque où l'argent n'avait pas tout envahi. François Perroux, grand économiste libéral, grand lecteur de Péguy, a décrit la chose à peu près dans les mêmes termes, dans son petit ouvrage intitulé *Le Capitalisme*⁵ : « Lorsque le haut fonctionnaire, le soldat, le magistrat, le prêtre, l'artiste, le savant, sont dominés par cet esprit, la société croule et toute forme d'économie est menacée. Les biens les plus précieux et les plus nobles dans la vie des hommes : l'honneur, la joie, l'affection, le respect d'autrui, ne doivent venir sur aucun marché. » On m'opposera que Perroux est aussi un économiste chrétien... Mais Adam Smith écrit la même chose : « Tels sont les inconvénients

3. CQ IX, 1 (6 octobre 1907), OPC II, p. 678-774.

4. *Ibid.*, p. 697.

5. François Perroux, *Le Capitalisme*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1962.

de l'esprit commercial. Les intelligences se rétrécissent, l'élévation d'esprit devient impossible, l'instruction est méprisée ou du moins négligée, et il s'en faut de peu que l'esprit d'héroïsme ne s'éteigne tout à fait. Il importerait hautement de réfléchir aux moyens de remédier à ces défauts. » Ces hommes ne sont nullement des ultra-libéraux. Le plus important est bien aujourd'hui le phénomène de mercantilisation de la part non mercantile de l'activité humaine. Ce n'est pas ici l'économie qui est en cause. Son développement est une chose saine et souhaitable. Ce qui est condamnable, c'est l'identification totale de l'économie avec sa dimension financière. Tel est le monde moderne de Péguy : une économie totalement dominée par l'argent, à l'image des autres activités humaines.

Une fois que ce constat est fait, la question demeure : Comment résister à ce monde ? Comment le transformer ?

Péguy est journaliste, comme les grands écrivains français, Chateaubriand, Hugo, Jaurès à sa manière. « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste », écrit-il dans le premier numéro des *Cahiers de la Quinzaine*⁶. C'est là une pratique du journalisme que, pour ma part, j'essaie de ne pas oublier. J'ai écrit dans *Le Nouvel Observateur*, aujourd'hui dans *Marianne*, mais aussi dans une petite revue qui ne compte que quelques centaines d'abonnés : *Mil neuf cent*. J'ai toujours pensé, en ayant Péguy en tête, qu'il était aussi important pour moi d'écrire dans cette revue qui compte un millier de lecteurs que dans les magazines qui en comptent des centaines de milliers. Lorsqu'on écrit, que l'on parle, on ne sait jamais qui écoute et, finalement, peu importe le nombre de ceux qui écoutent. Les grandes œuvres qui ont transformé l'humanité eurent d'abord un tirage bien faible, que l'on prenne les quatre *Évangiles* ou *Le Capital* de Marx. Ce n'est pas là une question de nombre mais simplement la possibilité de parler : ensuite, nul ne sait ce que devient la parole.

Une autre leçon nous vient d'Emmanuel Mounier : il faut faire de l'événement son maître intérieur. C'est une formule très péguyste.

6. *Lettre du Provincial*, CQ I, 1 (5 janvier 1900), OPC I, p. 291-292.

Il nous faut être à l'écoute de l'événement mais, en même temps, refuser sa tyrannie. Cette dialectique est au commencement de la résistance à ce que nous n'acceptons pas dans le monde moderne. Résister à l'événement, c'est empêcher la dégradation de la mystique en politique. Il faut avouer que c'est le point sur lequel j'ai le plus de mal à suivre Péguy ou même à le comprendre. Cette fameuse distinction est peut-être la seule chose que l'on sait de lui quand on ne sait rien d'autre. Mais elle ne doit pas être prise comme une solution, pas plus que la fameuse distinction de Max Weber entre l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité.

La distinction entre mystique et politique est fascinante ; elle doit nous aider à clarifier notre esprit mais elle ne constitue pas une solution : le problème n'est pas de les distinguer mais de les conjuguer. Car une fois que l'on a dit que la mystique se dégrade en politique, ou que l'éthique de conviction est distincte de l'éthique de responsabilité, nous nous retrouvons au pied du mur. Que faire si l'on veut changer les choses ? Peut-on transposer l'esprit de la mystique en politique ? Peut-être n'ai-je jamais compris Péguy sur ce point. Tout était-il si pur dans la première phase de l'affaire Dreyfus et aussi dégradé ensuite ?

Comment faire de la politique sans renoncer à la mystique ? Péguy ne nous offre pas de solution toute faite. Il nous propose une attitude : celle de la résistance au monde moderne. C'est pourquoi, pour moi, Péguy n'est pas un maître à penser, mais un aide à penser. Il a fait surgir avec une grande lucidité et un incroyable courage intellectuel tous les problèmes avec lesquels je me débats dans l'existence. Je ne le considère pas comme un modèle, mais comme un défi.

Alain Finkielkraut

Lorsque j'ai découvert Péguy, j'ai été frappé par son génie d'écriture, de pensée. Je suis aujourd'hui toujours aussi admiratif. On vit en effet avec certains morts. On vit avec cette idée un peu fantasmatique qu'ils

vous regardent, avec l'espoir de ne pas être trop indignes d'eux. Pour moi, comme pour beaucoup de lecteurs de Péguy dans la cité, il est d'abord le dreyfusard. Il ne nous intéresse pas seulement parce qu'il a choisi le bon camp, celui de nos valeurs, celui de la liberté contre les préjugés, celui de l'individu contre l'ordre social, de la justice contre l'intérêt de l'État, parce que les vaches sacrées de la démocratie conquérante seraient ainsi les siennes. Il nous intéresse et nous interpelle parce qu'il est irrécupérable. Son dreyfusisme n'est pas seulement une indignation devenue universelle, un travail d'élucidation et de réflexion resté intempestif. En agissant, Péguy pense et donne à penser. Polémiquer, en général, c'est simplifier, sacrifier les nuances et l'esprit de finesse aux nécessités du combat. Péguy est rude mais il ne simplifie jamais : d'abord parce que sa position n'est pas simple. Il polémique avec ses adversaires mais aussi et surtout avec ses amis. Il est socialiste et ses amis socialistes rechignent à défendre la cause d'un officier bourgeois, même quand ils n'établissent pas de lien entre judaïsme et capitalisme. Ils ne veulent pas laisser un officier juif brouiller leur vision de l'histoire ni sa défense les distraire de leur combat. Il y a là deux camps, deux blocs, et il n'y a aucune place chez ces fanatiques du chiffre « 2 » pour l'antisémitisme. Les socialistes allemands sont les plus systématiques, en particulier Wilhelm Liebknecht. Dans une série d'articles publiés dans *Die Fackel*, le journal de Karl Kraus – objet aujourd'hui d'une grande entreprise de réhabilitation –, Liebknecht démontrait que Dreyfus ne pouvait pas être innocent : est-il possible qu'un officier juif français issu d'une famille influente puisse être condamné pour un crime qu'il n'a pas commis et demeurer sous les verrous cinq années durant ? Pour lui, la classe dirigeante n'ayant qu'un seul ennemi, le prolétariat, c'est à lui qu'elle réserve ses mauvais coups. Entre exploités, la justice n'a aucun motif d'être partiale. La philosophie de l'histoire ayant cru pouvoir soumettre la réalité humaine, dans son intégralité, à l'emprise du principe de raison, Liebknecht, hégéliano-marxiste radical, considère que la persécution judiciaire d'un bourgeois par la bourgeoisie n'est pas logique. Elle est donc frappée d'inexistence. *Nihil est sine ratione.*

Tout ce qui est doit être concevable ou conceptualisable, traduisible en termes de lutte des classes.

En décembre 1899 est organisé le premier congrès général des socialistes. L'enjeu est l'unité mais l'ambiance est orageuse. Millerand vient d'accepter d'être ministre du Commerce du cabinet de Waldeck-Rousseau ; il siège à côté du général Galliffet, considéré comme le boucher de la Commune. Les débats durent quatre jours. Quand Guesde monte à la tribune, les ministérialistes rentrent les épaules car Guesde est le gardien de la pureté doctrinale. Il fustige le compromis ; il invoque les grandes figures du socialisme, Schoenlank, Bebel, Liebknecht. Une voix s'élève : « À bas Liebknecht ! » Péguy commente cet épisode dans l'un des premiers *Cahiers de la Quinzaine*. « Je sursautais, tant cela était imprévu. Cette exclamation prononcée sans éclat fut instantanément et distinctement entendue dans toute la salle. Immédiatement une formidable clameur de réprobation et d'horreur éclata, peu à peu polarisée à gauche, où elle se disciplinait sur l'air des lampions : "À la porte ! à la porte"⁷. » Le cri a été prononcé par le citoyen Joindry, passé à la postérité grâce à Péguy. Ce cri signifie qu'il n'y a pas deux humanités mais une seule. Ce cri, Péguy le reprend à son compte. Il lutte sur deux fronts : contre l'antidreyfusisme antisémite et contre l'antisémitisme socialiste fondé sur le déni idéologique de l'antisémitisme. C'est de cette expérience que procède sa méfiance philosophique vis-à-vis de la philosophie comme totalité. Rien ne lui paraît plus dangereux que la mise en coupe réglée de l'être humain par la raison.

Péguy n'est pas systématique parce que, comme il l'écrit dans *Zangwill*⁸, l'homme moderne se croit athée mais ce n'est pas vrai, il est auto-thé, avec l'outrecuidance d'une mainmise sur la totalité de la création passé, présent, avenir. Cela procède de l'expérience fondatrice de l'affaire Dreyfus. C'est l'idée que tout est immense, « qu'il faut s'attendre à tout, que tout arrive ; *qu'il suffit d'avoir un bon estomac* ». Le monde est vaste, inépuisable et, encore plus, « le monde

7. *L'Affaire Liebknecht*, CQ I, 1 (5 février 1900), OPC I, p. 318.

8. *Zangwill*, CQ VI, 3 (25 octobre 1904), OPC I, p. 1396-1451.

du temps ». Face au monde, il ne faut pas faire le malin. Il faut bien regarder. Dans *Notre jeunesse*, Péguy écrit qu'« il faut toujours dire ce qu'on voit. Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile encore, voir ce que l'on voit⁹ ». Pourquoi est-ce si difficile ? Parce que l'on ne voit pas les choses tels qu'elles sont. Il n'y a pas d'accès immédiat à la réalité. Toute perception est enracinée dans une compréhension préalable. Pour Heidegger, le naturel est historial. Une vision du monde historiquement advenue forge notre regard mais, en même temps, on se condamne à l'aveuglement dès lors qu'on est prisonnier de sa propre vision du monde. Comment faire pour voir alors ce que l'on voit lorsque l'on a sa propre vision du monde ? C'est la vision péguyste par excellence. Née de l'affaire Dreyfus, elle a gardé toute sa pertinence. La preuve en est : l'affaire Dieudonné que nous venons de connaître.

Il est un journaliste qui se réclame de Péguy et avec lequel j'aurais vraiment beaucoup de mal à former une compagnie, une amitié, une cité ou que sais-je, parce qu'il place toujours ses articles, ses scoops sur les turpitudes supposées des puissants sous le patronage de cette phrase tirée des *Cahiers de la Quinzaine* : « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste. » Ce journaliste est Edwy Plenel. Il a parlé, à propos de Dieudonné, d'un attentat contre les libertés. C'est l'argumentation qui est intéressante, car il a dénoncé cette affaire comme une diversion, un écran de fumée, une manière d'amuser ou d'exciter la galerie en lui faisant oublier les vrais problèmes. Dieudonné, personnage détestable selon Plenel ; il ajoutait – modeste – qu'il l'avait dit le premier lors du sinistre *one-man show*. Il s'agissait, selon lui, de détourner l'attention de la grève dans l'usine Goodyear ou des actions délictueuses d'un sénateur de l'Essonne qui venait de conserver son immunité parlementaire au prix de ce qui était considéré comme une manœuvre. Il est intéressant d'entendre cet argument. On aurait monté en épingle le scandale d'un comique pour faire oublier le scandale absolu de la non-levée de l'immunité du propriétaire du *Figaro*, Serge Dassault.

9. *Notre jeunesse*, op. cit., p. 139.

Cette forte parole anticapitaliste démontre que l'esprit de Guesde et de Liebknecht souffle encore. En refusant de considérer l'affaire Dieudonné, Edwy Plenel a une vision philosophique, néoprogressiste de l'histoire. Le multiculturalisme serait la réponse au rejet de l'autre et la solution à la crise du vivre ensemble. Mais voici que surgit inopinément un événement, un antisémitisme multiculturel. Une France black, blanc, beur, cimentée par la haine d'un système mondialisé dont les Juifs dans l'ombre et dans la lumière tireraient les ficelles. Cette haine n'est pas au programme donc elle n'est pas. Comme l'écrivait Péguy dès 1899, « les prophètes n'aiment pas le réel qui passe toute prophétie. Or, le réel qui passe toute prophétie c'est l'événement¹⁰ ». Nombreux – non pas majoritaires mais nombreux – sont les journalistes qui croyant voir l'histoire en marche ne voient pas ce qu'ils voient. Ceux-là, gagnés par l'idéologie et ce que l'on appelle « le politiquement correct » ou « la bien-pensance », sont fâchés avec l'événement dont ils ont professionnellement la charge.

L'événement n'est pas leur maître intérieur, pour reprendre la phrase de Mounier, magnifique et péguyste. L'événement est leur valet, et s'il désobéit il passe à la trappe. Edwy Plenel entend être sur le qui-vive. Il ne laisse rien passer.

Quand le gouvernement a décidé d'ouvrir en 2009 le débat sur l'identité nationale, Plenel a lancé une pétition intitulée « Nous ne débattons pas » et signée par plus de 40 000 citoyens en colère, accompagnée d'un article où l'on pouvait lire : « Pour la première fois depuis 1944-1945 s'énonce, au sommet de la République, l'idéologie de la droite extrême, celle qui fut au pouvoir avec Philippe Pétain sous Vichy, cette droite à la fois maurrassienne, orléaniste et élitiste qui n'avait jamais admis la démocratie libérale et qui vécut la victoire de l'Allemagne nazie comme sa divine surprise, cette droite que seule la victoire des Alliés et la personnalité de Charles de Gaulle obligèrent à admettre le principe de la

10. « L'Affaire Dreyfus et la crise du Parti socialiste », *La Revue blanche*, n° 149, 15 août 1899, *OPCI*, p. 237.

République et sa devise de liberté, d'égalité et de fraternité. » Qu'il n'y ait pas d'ambiguïté : le débat sur l'identité nationale était une catastrophe ; on ne fait pas d'un ministère une proclamation.

François Bayrou

On ne fait pas un ministère de l'être...

Alain Finkielkraut

Mais ce n'est pas aux conditions du débat que s'en prend Plenel ; c'est à l'identité nationale elle-même, car il y voit la marque de Pétain. Le racisme d'État est à l'œuvre, selon lui ; il doit être combattu et non je ne sais quelle révolte des peuples de toutes les couleurs contre le gouvernement mondial du sionisme. La criminalisation chez Plenel de l'identité nationale est un souvenir de l'affaire Dreyfus, de Barrès – « Nous exigeons de cet enfant de Sem les beaux traits de la race indo-européenne. Il n'est point perméable à toutes les excitations dont nous affecte notre terre, nos ancêtres, notre drapeau, le mot "honneur". Il y a des aphasies optiques où l'on a beau voir des signes graphiques, on n'en a plus l'intelligence. Ici l'aphasie est congénitale ; elle vient de la race¹¹. » Cette approche raciste de l'identité n'en est ni le premier ni le dernier mot. L'œuvre de Péguy en atteste. Après l'affaire Dreyfus, la pensée de Péguy n'a pas connu une telle évolution, il n'y a pas eu de rupture, comme l'a souligné François Bayrou. Il y a eu un approfondissement et son dreyfusisme même atteste de l'existence et, peut-être, de la nécessité d'une autre définition de l'identité nationale. En 1910 paraît dans les *Cahiers de la Quinzaine* son chef-d'œuvre : *Notre jeunesse*. Or, à ce moment même, la droite barrésienne qui tenait le haut du pavé alors même que Dreyfus a été gracié s'apprête à lui ouvrir les bras. Quelques mois plus tôt, il avait

11. Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, Juven, 1902, p. 144.

publié *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Péguy, catholique, patriote, semblait faire amende honorable. Drumont, l'auteur de *La France juive*, célébrait le réveil de l'âme française et saluait avec émotion la *Jeanne d'Arc* d'un ancien dreyfusard. À ce moment précis, Péguy pouvait entrevoir le bout du tunnel, sortir de la pauvreté, de la solitude, alors qu'il mangeait de la vache enragée. On lui promettait le prix de l'Académie française en lui faisant même miroiter l'entrée dans cette institution. Tout lui sourit à l'époque et il envoie à sa mère les journaux qui parlent de lui. Il devient en quelque sorte un « chou-chou ». Malgré cela, le 17 juillet 1910, il publie *Notre jeunesse* : « On peut publier demain matin nos œuvres complètes. Non seulement il n'y a pas une virgule que nous ayons à désavouer mais il n'y a pas une virgule dont nous n'ayons à nous glorifier¹². » Péguy n'est donc pas un repentir. Quoiqu'il lui en coûte – et à l'époque il lui en coûte beaucoup –, il reste fidèle à son passé dreyfusard. « Nous fûmes des héros », écrit-il¹³. Il explique ce dreyfusisme par une fidélité plus profonde encore, ce que l'on pourrait appeler une « fidélité identitaire ». « Ce que nous défendons ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple dans le présent, c'est l'honneur historique de notre peuple, tout l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé, plus (justement) nous avons de mémoire (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi nous devons la défendre. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu*. C'était la règle et l'honneur de la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée chrétienne¹⁴. » « L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant », ajoute-t-il. L'identité nationale selon Barrès est un attribut, une propriété, une disposition innée. Il définit le nationalisme comme l'acceptation d'un déterminisme.

12. *Notre jeunesse*, op. cit., p. 142.

13. *Ibid.*, p. 120.

14. *Ibid.*, p. 151.

L'identité selon Péguy ne délivre pas l'individu de toute responsabilité ; elle relève de sa responsabilité. Le passé qu'il porte en lui est ce dont il est comptable. Péguy et Barrès invoquent l'un et l'autre l'héritage, mais pour Barrès l'héritage est une hérédité ; pour Péguy c'est « noblesse oblige ».

La cause semble aujourd'hui entendue. Il n'y a plus, à part Alain Soral, d'antidreyfusard déclaré en France, même si son complotisme échevelé fait, Internet aidant, de plus en plus d'adeptes. Peut-être cela va-t-il changer mais, on l'observe, la gauche comme la droite se réclament de Zola, du *J'accuse !* et de Clemenceau. Mais, en même temps, emportée par son élan postnational, notre époque ne sait plus faire la différence entre Barrès et Péguy, ni entre la poussée raciste et la poussée cornélienne. Elle a déclaré la guerre aux héritiers par souci d'égalité, par respect pour la diversité, pour empêcher que l'identité ne fasse obstacle à la reconnaissance de l'autre. Par amour du présent et de ses outils communicationnels, elle a choisi jusque dans les lieux de la transmission de liquider l'héritage. Et je crois que Péguy est aujourd'hui encore un gêneur, un empêcheur de tourner en rond. Il retire à cette liquidation l'alibi de l'antidreyfusisme, de l'antifascisme et de l'antisémitisme. Il la dénude, il la dépouille de son habit de lumière et il nous permet de voir cette politique d'ouverture à l'altérité et à la créativité pour ce qu'elle est : une politique de décréation.

René Dosière

Je ne sais plus à quelle occasion exactement j'ai découvert Péguy mais j'en connais la date car je l'ai notée sur le premier de ses livres que j'ai eu entre les mains : ses *Œuvres poétiques* dans la Pléiade en novembre 1957. Puis vinrent les *Œuvres en prose* en 1959 et 1960. Je découvre donc Péguy à la fin de l'adolescence à un moment où les choses s'impriment profondément. Ce fut une véritable passion. J'inscrivais partout des citations de Péguy. Je me souviens que, vers 17-18 ans, je suis parti en pèlerinage à Chartres avec

deux ou trois copains, depuis la porte d'Orléans. À l'époque le chemin n'était pas balisé et le périple dura trois jours. Je me souviens aussi qu'en première un professeur m'avait fait remarquer que je n'étais pas obligé de singer le style de Péguy dans mes dissertations. C'était bien une vraie passion.

J'étais à cette époque responsable national de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC), et la foi que nous vivions correspondait tout à fait à cette phrase de Péguy : « Le spirituel couche dans le lit de camp du temporel. » Au point que l'Église nous reprochait de trop nous intéresser au temporel.

C'est la lecture de Péguy qui m'a conduit à m'intéresser à l'histoire avec l'évocation de l'affaire Dreyfus et m'a également amené à une forme d'intransigeance en politique. Quand j'ai commencé ma vie d'élu, j'évitais toute pratique électoraliste, me souvenant des diatribes de Péguy contre le parlementarisme. En 1967, j'ai assisté à une réunion publique de François Mitterrand et lui ai posé la question : « Trouvez-vous normal que les Français dépensent plus dans les courses de chevaux que pour l'aide au développement ? » Cela me choquait. Cette forme d'intransigeance en politique m'est longtemps restée, à tel point que j'ai perdu la mairie de Laon après un seul mandat en 1989. On me reprochait une certaine négligence pour les petites revendications, les demandes d'interventions que je jugeais secondaires contrairement aux gros dossiers d'aménagement urbain. Ça m'a coûté cher. Depuis j'ai compris que la vie politique avait ses contraintes et qu'on ne pouvait oublier les citoyens, qui sont des électeurs. Est-ce que je continue cependant à me revendiquer comme un péguyste assumé, après vingt-deux ans de mandat ? Oui, absolument. De manière d'abord très concrète, je ne manque jamais de me référer à Péguy et à le citer dans mes ouvrages. Je m'efforce également de citer Péguy dans chacun de mes discours parlementaires. Il s'agit d'un « clin d'œil » adressé aux quelques parlementaires péguystes qui attendent l'apparition de cette citation, pas toujours facile à trouver selon les sujets abordés. Être péguyste n'est pourtant pas très simple quand vous appartenez à un parti qui se revendique de Jaurès.

Dans mon action politique, le péguysme se manifeste sous trois formes principales. D'abord avoir en politique une exigence éthique. « Mystique », « vertu », « valeurs », on peut appeler cela comme on le veut, mais la politique doit être morale, ce qui ne signifie pas moralisatrice. C'est un point que le Parti socialiste oublie parfois. Faire des compromis est nécessaire, mais il y a des valeurs dans la République avec lesquelles on ne peut transiger.

La deuxième dimension du péguysme qui guide mon action est relative à l'argent et la dénonciation de sa domination. L'argent est sorti de sa sphère propre pour polluer la plupart des autres secteurs, y compris la politique. La dénonciation de ce processus est l'un de mes principaux angles d'attaque dans mon action parlementaire. Je dénonce les dérives qui en résultent dans certains milieux politiques en posant des questions sur l'emploi de l'argent public. Ce sont des questions simples mais dérangeantes. Il est vrai qu'on ne s'engage pas en politique pour l'argent. Mais une fois que l'on est élu, l'argent devient l'une des motivations du maintien en politique et de la volonté d'y faire carrière. Quand je dénonce cela, ça ne fait pas plaisir. Je défends la thèse selon laquelle la politique – qui est un service – est dévalorisée par certains de ses acteurs, notamment au niveau local, qui sont souvent motivés par des considérations matérielles. L'exemplarité est fondamentale pour que les citoyens soient persuadés que les élus sont honnêtes et désintéressés, surtout dans une période où règnent la pauvreté et la précarité.

Le troisième aspect de mon péguysme est l'importance donnée, chez Pégu, à l'individu, à la conscience humaine face à l'État, aux institutions, à l'Église. C'est parce qu'il refuse la censure qu'il crée les *Cahiers de la Quinzaine*. Le parti n'a pas toujours raison et il peut même souvent se tromper. C'est cette disposition d'esprit qui m'a évité d'être attiré par le communisme quand j'étais jeune. Cela m'a valu aussi maille à partir avec le Parti socialiste. En 2007, on m'a refusé l'investiture pour les élections législatives, après des manœuvres d'appareil. J'ai décidé de ne pas respecter cette décision, ressentie comme une injustice profonde (ce que le regretté Guy Carcassonne exprima

dans sa préface à mon livre *L'Argent caché de l'Élysée*). Le premier à m'avoir encouragé à ne pas céder fut d'ailleurs Jean-Pierre Sueur. Que cela vienne d'un péguyste n'était pas étonnant. Et je fus élu malgré la présence d'un candidat bénéficiant du soutien socialiste. La même chose se reproduisit en 2012. Avec le même résultat.

Aujourd'hui encore, je continue à lire Péguy. Cette lecture est toujours aussi réjouissante ; elle m'inspire encore même si je reconnais qu'il est parfois difficile de le suivre lorsqu'il attaque les parlementaires comme il le fait. La politique suppose que l'on soit capable de se salir les mains lorsque cela s'impose. Comme le disait Jacques Julliard, il faut avoir beaucoup d'éthique mais être capable aussi d'accepter les règles de la vie politique, les attentes de l'électorat. Quand j'ai été battu aux élections municipales de Laon en 1989 alors que j'étais le maire sortant, deux voies s'offraient à moi : soit je considérais avoir raison contre tous et je me retirais de la vie politique, soit j'acceptais le fondement du système démocratique, dans lequel le peuple n'a jamais tort. Pour autant la politique ne consiste pas à flatter le peuple, ni à sacrifier les valeurs auxquelles on adhère. C'est tout l'art de la pédagogie politique.

Jean-Pierre Sueur

Nous devons être reconnaissants à Charles Péguy pour une phrase écrite au début du xx^e siècle, un demi-siècle avant Albert Camus : « Quand toute une partie de l'humanité, une partie considérable, s'avance douloureusement dans les voies de la mort et de la liberté, quand toute une énorme révolution tend au plus douloureux enfantement des libertés les plus indispensables par on ne sait combien de sanglants et d'atroces avortements – guerres de peuples, guerres de races, guerres de classes, guerres civiles et plus que civiles, guerres militaires, massacres et boucheries, incendies et tortures, démagogies sanglantes et crimes insensés, horreurs inimaginables, massacres des Polonais, massacres des Juifs, des

massacres près de qui ceux de Kichinev n'auront été qu'un incident sans gravité, massacres des Russes, massacres des intellectuels, massacres des paysans, massacres des ouvriers, massacres des bourgeois, monstruosités de tout ordre et de toute barbarie – et quand nous, peuples libres, peuples libéraux, peuples de liberté, France, Angleterre, Italie, Amérique même, tenus sous la brutalité de la menace militaire allemande, nous sommes contraints et maintenus dans l'impossibilité de rien faire, absolument rien de ce qu'eussent faits nos pères antérieurs, il y a au moins une pudeur qui interdit le commentaire¹⁵. » Sur le totalitarisme et les lâchetés de ceux qui le laissent prospérer, tout est dit. Tout est déjà dit.

Comme l'écrivait Géraldi Leroy, Péguy est inclassable, irrécupérable ; chaque fois qu'il critique un système, il s'arrange pour en critiquer un autre qui serait pourtant perçu comme antagoniste. Un seul exemple : *Notre jeunesse*, et cette phrase en particulier : « Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la politique radicale a fait de la mystique républicaine¹⁶. » De même en 1900 : « J'ai trouvé le guesdisme dans le socialisme comme j'ai trouvé le jésuitisme dans le catholicisme¹⁷. » Comme il est chrétien, croyant et anticlérical, comme il est socialiste et qu'il s'oppose au Parti socialiste, comme il aime l'école publique mais qu'il déteste le positivisme, comme il aime la connaissance mais qu'il n'aime pas le scientisme ni le combisme, comme il aime la Sorbonne mais qu'il déteste la Sorbonne, qu'il aime l'École normale supérieure mais qu'il n'aime pas le nouveau directeur, il est inclassable. On pourrait ajouter encore cette autre citation : « Les forces politiques de l'Église ont toujours été contre la mystique. » Notamment contre la mystique chrétienne.

Dans *L'Argent*, il écrit : « La République et l'Église nous distribuaient des enseignements diamétralement opposés. Qu'importait, pourvu que ce fussent des enseignements¹⁸. » Il y avait là une mystique

15. *Courrier de Russie*, CQ VII, 5 (19 novembre 1905), OPC II, p. 85.

16. *Notre jeunesse*, op. cit., p. 21.

17. *Réponse provisoire*, CQ I, 2 (20 janvier 1900), OPC I, p. 336.

18. *L'Argent*, op. cit., p. 804-805.

républicaine mais aussi toute une conception de la connaissance. « Nos bons maîtres de l'école primaire nous disaient sensiblement : "Jusqu'au 1^{er} janvier 1789 (heure de Paris), notre pauvre France était un abîme de ténèbres et d'ignorance [...] le 1^{er} janvier 1789 on installa partout la lumière électrique"¹⁹. » Forcément, quand un écrivain crée une revue pour écrire tout cela, il s'expose à des difficultés. Imaginez les instituteurs laïcs et socialistes, qui s'abonnent aux *Cahiers de la Quinzaine*, qui découvrent toutes ces citations et toutes ces diatribes, et qui finissent par recevoir *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* et, pour finir, catastrophe ultime, *Ève*. À tel point que Péguy décide d'écrire, sous pseudonyme, un article dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* pour inciter ces professeurs catholiques à s'abonner aux *Cahiers de la Quinzaine*. Cet article commence par cette phrase grandiloquente : « *Polyeucte* excepté, que Péguy nous a enseigné à mettre au-dessus de tout, tout permet de penser que cette *Ève* est l'œuvre la plus considérable qui ait été produite en catholicité depuis le XIV^e siècle²⁰. » Péguy a écrit dans *L'Argent* : « Une revue n'est vivante que si elle mécontente à chaque fois un bon cinquième de ses abonnés. La justice consiste seulement à ce que ce ne soit pas toujours les mêmes qui soient dans ce cinquième²¹. » On peut dire qu'il aura parfaitement appliqué ce programme. Il sera même allé au-delà...

Aujourd'hui la politique est malade de l'*opinion* et de son culte. On considère que l'*opinion* est une donnée alors qu'il s'agit d'une *construction*. Si tous les politiques ne pensent qu'à la manière dont ils vont satisfaire l'*opinion*, d'après l'idée qu'ils s'en font en vertu des sondages quotidiens, la situation devient vite intenable. Elle devient circulaire. Si chacun modèle ses jugements sur l'*opinion* ou l'idée qu'il s'en fait, il est probable que les discours tendront plus à se ressembler, à donner le sentiment de sortir du même moule, du même « prêt-à-penser ». On peut considérer au contraire que la politique

19. *Notre jeunesse*, op. cit., p. 22-23.

20. « L'Ève de Péguy », *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, n° 31, 20 janvier 1914, OPC III, p. 1216.

21. *L'Argent*, op. cit., p. 821.

commence quand on conteste le « prêt-à-penser » que dicte l'opinion. Péguy eût pourfendu ce délétère culte de l'opinion. Et, en ce sens, il est un maître à penser.

Toujours dans *L'Argent*, Péguy évoque « ce palais scolaire qu'était alors l'école normale des instituteurs du Loiret²² ». « Le jardin était taillé comme une page de grammaire et donnait cette satisfaction parfaite que peut seule apporter une page de grammaire. Les arbres s'alignaient comme de jeunes exemples (avec, seulement, le peu d'exceptions qu'il faut, les quelques exceptions pour confirmer la règle)²³. » Ce sont dans ces fameuses pages que Péguy évoque les instituteurs, les hussards de la République. Quand je me souviens – c'était il y a quelques années – qu'un ministre de l'Éducation nationale est venu devant le Sénat expliquer qu'il n'y aurait plus d'école le samedi et que le même ministre, ensuite en charge du travail, est venu nous exposer quelques mois plus tard que les parents devraient travailler le dimanche, je me demande ce que Péguy aurait pensé de tout cela. Il eût sans doute détesté que l'on supprime si facilement et si démagogiquement du temps scolaire. Le temps scolaire, c'est le temps de la connaissance.

À rebours, Péguy a une grande exigence en matière politique. Il ne transige pas. Ainsi écrit-il dans *L'Argent suite* : « Nous avons connu une Chambre où il n'y avait qu'un *seul* député dreyfusiste et c'était Vazeille. Vazeille est ce qu'il est, mais il est le seul député qui ait marché droit d'un bout à l'autre de l'affaire Dreyfus. Aussi aux dernières élections, ou aux avant-dernières, il faillit être déboulonné de Montargis, je dis déboulonné comme député, par un Juif extrêmement riche et naturellement radical. Et les radicaux l'appelaient "ce curé de Vazeille"²⁴. »

Sur Victor Hugo, Péguy écrit de très belles pages, en particulier au sujet de *Booz endormi*. Mais il écrit aussi que « Victor comte Hugo, pair de France, membre de l'Institut », « était un faiseur ». C'était « un

22. *Ibid.*, p. 786.

23. *Ibid.*, p. 816.

24. *L'Argent suite, op. cit.*, p. 909-910.

politicien fini, pourri de politique²⁵ » ; « Il a toujours été le roi des malins. » C'était « un homme qui était sénateur de la III^e République qui portait un haut-de-forme comme tout le monde, quand il fallait, et un parapluie quand il pleuvait²⁶ ». « Il a mis "dieu" avec un petit "d" : "un dieu". Mais ne nous frappons pas. C'est beaucoup moins peut-être l'aboutissement d'un paganisme qu'un hommage rendu à la libre-pensée. Il fallait être libre-penseur en 1860 et quelques. Ou *il ne fallait pas* être libre-penseur. Il fallait être libre-penseur ou clérical. La politique voulait que l'on fût l'un, ou l'autre. La politique de Hugo voulait notamment qu'il fût l'un. Il fallait que Hugo fût, pour Hugo il fallait être libre-penseur. Ce fut "un dieu", ce petit "d" est un bon point, une surveillance que la politique de Hugo exerçait sur son génie. Le génie, lui, était naturellement mystique²⁷. »

Sur Péguy et la politique politicienne, je partage profondément ce qu'a dit René Dosière et je ne peux que rappeler ce passage tiré de *Notre jeunesse* : « Le gouvernement fait les élections, les élections font le gouvernement. C'est un prêt rendu. Le gouvernement fait les électeurs. Les électeurs font le gouvernement. Le gouvernement fait les députés. Les députés font le gouvernement. On est gentil. Les populations regardent. Le pays est prié de payer²⁸. »

Péguy critique la politique parlementaire. Or, il méconnaît la nature profonde du travail parlementaire qui consiste à écrire la loi. L'écriture de la loi, c'est un processus collectif, discursif, qui aboutit à un texte normatif. Chaque représentant de la nation apporte sa contribution. Le travail parlementaire que Péguy conteste en bloc est minutieux. Il demande du temps et de la patience. Et je crois que, lorsqu'il est bien fait, ce travail est à l'honneur de la République.

En définitive, je pense que ce qui permet de comprendre le mieux Péguy est ce qui apparaît dans la première *Jeanne d'Arc* et qui revient de manière presque identique dans la seconde : c'est la question du mal. Cette question du mal explique la véhémence de Péguy face à

25. Victor-Marie, comte Hugo, *op. cit.*, p. 252.

26. *Ibid.*, p. 248.

27. *Ibid.*, p. 236.

28. *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 15.

l'ordre des choses, au monde tel qu'il est. Péguy met dans la bouche de Jeanne la proposition suivante : « Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle/Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence,/Laisser longtemps mon âme à la souffrance humaine,/Qu'elle reste vivante en la souffrance humaine. » À l'énoncé de celle-ci répond aussitôt l'interdit de madame Gervaise : « Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé. »²⁹ Pourquoi la damnation existe-t-elle ? Comment peut-elle être possible ? Péguy est obsédé par cette question dès son premier livre. Il le sera toujours. Il pense à Jésus mourant, pleurant sur la mort de Judas³⁰. Cela renvoie aussi à un passage impressionnant de la première *Jeanne d'Arc*, le discours de maître Guillaume Evrard, cette description du néant absolu, et de la souffrance absolue : « Elle ira dans l'Enfer avec les morts damnés,/Avec les condamnés et les Abandonnés,/Elle ira dans l'Enfer avec les Morts damnés ;/Dans l'Enfer où Satan mange les Cœurs damnés,/Où le Forgeron fort forge la Chair damnée,/Tordant de ses doigts forts les Tenailles vivant³¹. »

La dédicace de la première page de la première *Jeanne d'Arc* est à prendre très au sérieux. « À toutes celles et tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,/À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine/pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;/Parmi eux,/À toutes celles et tous ceux qui auront connu le remède, c'est-à-dire :/À toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine/À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine/pour l'établissement de la République socialiste universelle/Ce poème est dédié³². »

Ce thème du mal et cette lutte qui ne finira jamais, qui est perdue mais qu'il faut mener parce qu'elle n'est peut-être pas totalement perdue – nous sommes dans cet entre-deux –, hante Péguy. Il sait que d'une certaine façon tout est accompli et que tout, donc, est désordre et vanité. La *Jeanne d'Arc* du début, comme l'*Ève* de la

29. *Jeanne d'Arc*, OPD, p. 17.

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*, p. 273.

32. *Ibid.*, p. 3-4.

fin de l'œuvre, s'agitent « vainement », pour reprendre un adjectif récurrent chez Péguy. Rien n'est accompli. Rien n'est joué. Rien n'est vanité ni désordre. Péguy croit que la politique peut changer le monde mais il est déçu par elle. Et pourtant il ne se résigne pas. Dans *Notre jeunesse*, il écrit : « Je ne me sens nullement ce poil de chien battu³³. » Il a de la ressource et, entre l'Ecclésiaste et les thuriféraires du monde moderne, Péguy se fait un chemin. Ce n'est ni un compromis ni une voie moyenne. C'est un combat politique, métaphysique, un combat fait de mots, une œuvre parcourue de rythmes, de retours, de mouvements qui la pénètrent, la constituent dans un inlassable approfondissement, une œuvre où l'on ne sait jamais où s'arrête la poésie et quand commence la polémique. Aussi, je pense profondément que les plus de mille vers sur le monde moderne qui figurent dans *Ève* ne sont nullement une boursoufflure mais une part nécessaire de l'œuvre³⁴, qui est d'un seul tenant parce que le salut, dans tous les sens du terme, passe aussi nécessairement, inéluctablement sans s'y réduire pour autant, par l'action temporelle quand bien même, paradoxe fondateur, « tout le temporel est véreux³⁵ ». Il passe par l'acte d'écrire qui, dans la tourbe et la lumière des mots, est un acte militant, un acte de transformation, un acte salvateur, un effort physique et mental. Une force qui va, qui ira jusqu'au bout, qui ne s'arrêtera pas, « comme un cheval qu'on crève³⁶ ».

33. *Notre jeunesse*, *op. cit.*, p. 41.

34. Jean-Pierre Sueur, « *Ève*, le monde moderne et l'art du contrepoint », *Péguy au cœur*, de George Sand à Jean Giono, Paris, Klincksieck, 2011.

35. *Clio*, *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (texte posthume, juillet 1913), *OPC* III, p. 1017.

36. *Ibid.*, p. 1103.